



La Vierge Marie dans l'enseignement des papes

Henri-Marie Guindon

Volume 38, numéro 2, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1982). Compte rendu de [*La Vierge Marie dans l'enseignement des papes*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(2), 216–217.
<https://doi.org/10.7202/705940ar>

de tourments intérieurs qui dureront pendant de longues années. Mais l'expérience terrible qu'il vivait alors s'approfondit peu à peu en non-attachement, c'est-à-dire en détachement de son attachement spontané à sa vocation de chrétien (pp. 110-111). Le moi égoïste fondait au creuset de la nuit et, avec lui, le « faiseur de problèmes » (p. 112). Puis, d'approfondissement en approfondissement, le moine conquérait en lui, en son fond le plus secret, la Présence fulgurante du Ressuscité et, avec elle, un espace de liberté qui allait briser définitivement les idoles de sa fabrication et renouveler sa vision du Mystère :

J'appelle chrétien, un homme qui « aime » ses frères pour eux-mêmes et ne se « sert » pas d'eux pour son propre intérêt. J'appelle un chrétien un homme qui aime Dieu pour lui-même et pour qui Dieu n'est pas quelque chose dont on se sert pour obtenir quelque chose pour soi dans ce temps ou dans le temps à venir... Quand enfin Dieu ne sera plus pour moi « rien » que je puisse voir, entendre, embrasser, comprendre, sentir, etc., alors enfin j'aurai trouvé Dieu, Dieu en soi... Lorsque, enfin, Dieu ne sera plus un moyen pour moi, mais « rien » pour moi, alors c'est moi qui désormais « rien » serai emporté au grand souffle de l'Esprit, au Grand œuvre de Dieu (p. 135; citation du *Journal*, 18 novembre 1959).

Le Saux confond-il alors hindouisme et christianisme ? Ou cherche-t-il à les réduire l'un à l'autre, comme le font les théosophes ? Sûrement pas. C'est vrai que ce nouveau Swami a oscillé de la possibilité à l'impossibilité d'être profondément chrétien et profondément hindou à la fois (cf. p. 70, 113, etc.). Mais finalement il ne peut plus douter : il est et demeure chrétien. Il n'est pas chrétien « malgré l'hindouisme » (p. 142) ; celui-ci est plutôt pour lui un ferment (p. 131) et les Upanishads ont alors une « fonction révélatrice » (p. 142) : elles sont un stimulant qui l'invite à devenir plus chrétien encore. Pourtant, au-delà des réflexions que nous livre le *Journal*, on peut encore se demander pourquoi, concrètement, Henri Le Saux a tenu à ce que son disciple Marc soit initié à la fois par lui-même, un chrétien, et par un maître hindou. Pourquoi ces deux dimensions lui semblèrent alors nécessaires, voire complémentaires, s'il était toujours bien vrai pour lui que l'hindouisme était voué à se dépasser dans le christianisme. Mais peut-être est-il vain de chercher à comprendre parfaitement les raisons qui motivaient un être aussi libre que le Père Le Saux, qui avait conquis cette liberté au prix de tant d'arrachements.

De toute façon, s'il est vrai que la théologie doit se faire dans l'épaisseur des réalités terrestres extérieures, qu'on les appelle politiques, économiques ou sociales, il est également vrai qu'elle doit aussi tenir compte des luttes ardues de l'homme à la conquête de son intériorité la plus profonde. Le mystique comme le théologien de la libération, bien que dans des sens presque contradictoires, sont chacun à sa façon des iconoclastes et se sentent souvent très à l'étroit dans les cadres d'une certaine église. Il reste que la théologie de demain, celle qui se bâtit à même l'expérience réelle des chrétiens et des chrétiennes d'aujourd'hui, ne peut pas ne pas tenir compte d'expériences aussi intenses et vraies que celles-là.

André COUTURE

LA VIERGE MARIE dans l'enseignement des Papes, Solesmes, 1981, 286 pages, 11½ × 18½ cm.

Les Moines de Solesmes avaient publié, en 1959, sous le titre de NOTRE DAME, dans la collection « *Les enseignements pontificaux* », un recueil de textes sur la Sainte Vierge. Ce volume de 488 pages de textes seuls référait à 107 documents s'étendant sur plus de deux siècles, soit de 1743 à 1959.

La période de 1959 à nos jours attendait un complément. C'est ce que vient de combler ce nouveau volume. Il n'est pas une réédition mise à jour de l'ancien. Il est une refonte totale. Sur une période plus brève, de 1891 à 1978, les mêmes moines de Solesmes présentent, cette fois, en se restreignant à 76 documents, une synthèse beaucoup plus organique de la doctrine mariale.

C'est que, depuis 1959, le Concile de Vatican II est venu. Aussi se ressent-on de son apport dans la présentation de la matière. Alors que le volume NOTRE-DAME suivait plutôt l'ordre et le développement des anciens manuels : le Mystère de Marie, sa prédestination, sa maternité divine, sa maternité spirituelle, ses privilèges : Immaculée Conception, sainteté, Assomption, Royauté, la nouvelle présentation procède d'une façon moins morcelée de textes numérotés et nous offre un texte continue, en huit chapitres subdivisés en grands paragraphes. À titre d'illustration, le premier chapitre, intitulé « *la doctrine mariale* » a comme sous-titres : *bases doctrinales et exigences actuelles, une authentique théologie mariale, une synthèse de saint Pie X, l'enseignement du Concile,*

la *Vierge Marie et l'Esprit-Saint*. Chacun de ces sous-titres, à son tour, comporte d'autres divisions. L'enseignement du Concile sera condensé en huit pages tandis que six seront consacrées à la *Vierge Marie et l'Esprit-Saint*. Les autres chapitres toucheront les thèmes classiques : *l'Immaculée Conception, toute sainte et toute belle, la Vierge Mère, l'Assomption, Marie Reine*. Un thème nouveau apparaît : *Marie et l'Église*, développé comme suit : *Marie, figure de l'Église, Marie, Mère de l'Église, un grand signe dans le ciel, Marie et le sacerdoce dans l'Église*. Un dernier chapitre traite du *Culte marial*.

Les tables sont considérablement réduites. Alors qu'elles couvriraient 32 pages dans NOTRE DAME, elles n'en ont plus que 20 dans LA VIERGE MARIE, y compris la table des matières.

Ce volume sur la Vierge Marie est le premier d'une nouvelle série qui groupera des sujets tout nouveaux comme l'Europe unie, le Droit à la vie et d'autres qui témoignent des préoccupations nouvelles du Magistère.

LA VIERGE MARIE est un ouvrage de première utilité, facile à consulter et qui se recommande de lui-même.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Denise JUDANT, Du christianisme au Judaïsme, Les conversions au cours de l'histoire, Cerf, 1981, 218 pages, 13,5 × 21,5 cm.

Le mouvement rétrograde signifié dans le titre a de quoi saisir, à première vue, le lecteur ignorant du phénomène qui sera longuement et minutieusement étudié dans cet ouvrage. Il nous semble tellement normal que l'on passe du judaïsme au christianisme, dans le sens même de l'histoire et de la doctrine, que le contraire nous semble instinctivement impensable. Pourtant, vous avez bien lu. Il s'agit de conversions de chrétiens au judaïsme.

Elle-même juive convertie au catholicisme, l'Auteur est donc, de ce fait, qualifiée de façon privilégiée pour traiter un tel sujet. Tous ses autres ouvrages d'ailleurs sont des études comparatives du judaïsme et du christianisme. Rien ne lui échappe du judaïsme dans lequel elle a non seulement vécu mais dont elle connaît à fond la Loi, les coutumes, la richesse, voire la séduction, à bien des points de vue, et surtout la parenté

fondamentale de la doctrine avec celle de l'Église qui en est issue.

Dans une vingtaine de pages d'introduction (pp. 7-28), elle montre « l'origine juive de l'Église » et le passage quasi imperceptible, au début, du judaïsme au christianisme tant ils sont imbriqués l'un dans l'autre. « Les premiers chrétiens étaient tous d'origine juive. Ils n'ont pas eu conscience, en donnant leur foi au Messie Jésus, d'abandonner la religion de leurs pères, ni de créer une nouvelle religion : pour eux le judaïsme continuait, un judaïsme renouvelé par la venue du Messie attendu depuis si longtemps » (p. 7). D'où l'ambiguïté facile pour des esprits non avertis. Tout au long de l'ouvrage, l'Auteur montre bien comment, aussi bien au cours du temps qu'au début, ces conversions ont encore leur explication en grande partie dans l'ignorance sans que ce soit le seul facteur déterminant.

Dans la marche de l'histoire, ce n'est que peu à peu que les deux religions se séparèrent dans l'affirmation de leur identité propre pour aboutir à une opposition radicale. Alors que les uns tenaient au caractère « perpétuel » du rituel des sacrifices, comme le rappellent maints passages de l'Écriture (Lév. 3, 17 ; 6, 15 etc), d'autres, avec saint Paul, croyaient à la substitution du sacrifice du Christ offert une fois pour toutes.

Ce n'est donc que progressivement, surtout après la prédication de saint Paul et l'entrée dans l'Église des païens que furent abandonnées les pratiques mosaïques. De plus en plus le fossé se creusera entre Juifs et chrétiens : « Mais, à l'aube du christianisme, il est difficile de distinguer les uns des autres » (p. 11), si bien qu'on ne savait pas comment nommer les premiers disciples de Jésus qui étaient aussi des juifs ».

Pendant un temps assez long il y eut donc une situation plus ou moins flottante. Jésus d'ailleurs, né juif, ne s'était-il pas, toute sa vie comporté en bon juif ? Il priait, allait au Temple pour les fêtes, célébrait la Pâque et, dans l'ensemble respectait les observances mosaïques malgré la liberté qu'il prenait sur certains points comme d'opérer des guérisons le jour du sabbat tout en protestant de sa fidélité à la religion d'Israël : « *N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir mais accomplir.* »

Avec la fixation de la fête de Pâques, le dimanche, les positions se précisèrent, mais pendant longtemps encore certains chrétiens, tout en célébrant le dimanche continuaient à observer